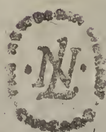
L'ASSEMBLÉE NATIONALE, JUSTIFIÉE PAR UN ARISTOCRATE.



L'ASSEMBLÈE NATIONALE,

JUSTIFIÉE

PAR UN ARISTOCRATE.

DEPUIS quelque tems, on murmure contre l'assemblée nationale; on se plaint amèrement de la marche qu'elle suit; des décrets qu'elle donne, & des scenes scandaleuses qui se passent au manége. Habitans de Paris, vous avez tort de vous plaindre, ce n'est pas sa faute, c'est la vôtre.

Je suis ce que vous appellés un aristocrate, c'est-à-dire, un citoyen qui aime son roi, comme un françois doit l'aimer,

& qui gémit de voir déchirer & bouleverser sa patrie. Vous jugez, d'après cela, que quand je justifie l'assemblée nationale, je ne dois pas être suspect.

Un ministre, que vous regardiez alors comme un grand homme, proposa, il y a dix-huit mois, une nouvelle maniere d'assembler les états-généraux; vous applaudites à cette idée neuve, vous fûtes enchantés. Fort peu de vous étoient en état de juger des effets que devoit produire cette innovation, mais vous vous écriâtes tous qu'elle alloit sauver l'état.

La nouvelle forme de convocation remplit l'ordre du tiers d'Avocats, & de petits juges, & composa le clergé de Curés.

Vous fûtes au comble de la joie, vous donnés aux premiers le titre des véritables représentans du peuple; vous appelliez les seconds de dignes pasteurs, les nobles & les évêques n'étoient plus que les ci-devant privilégiés.

Les véritables représentans & les dignes pasteurs, voulurent abolir les ordres, &

délibérer en commun, vous fûtes en extase, c'étoit à vos yeux le seul moyen de régénérer la France, vous fîtes un tapage affreux au palais royal, on crut que vous alliez vous soulever, on eut peur, & vous obtîntes ce que vous demandiez.

Vous admiriez les talens de M. le comte de Mirabeau ; ce verbeux mandataire des Lazaronis de Provence, vous paroissoit l'homme le plus éloquent, vous le mettiez au rang des sauveurs de la Patrie.

Vous prépariez des couronnes aux Barnave, au Petion, au Robetspiere au curé de Souppe & au curé Grégoire..... les déserteurs de la noblesse étoient sur-tout l'objet de votre enthousiasme, vous ne doutiez pas des vertus de ces grands hommes, qui venoient de trahir leur serment : les d'Aiguillon, les Menou, les Lameth & les imbécilles qui les suivoient, & le duc qui les conduisoit, tous ces gens-là vous paroissoient mériter des autels ; vous ne doutiez pas qu'ils ne fissent de la france un paradis terrestre.

Vous êtes maintenant détrompés, vous

vous plaignez, vous dites que l'assemblée nationale à achevé de ruiner les finances.

Eh ! que vouliez vous donc qu'elle fit ? il n'y avoit pas, dans cette assemblée, un seul homme qui les eût étudiées; aviez vous imaginé que des curés de Gascogne, des avocats deBrive-la-gaillarde, & des juges de Quimpercorentin, auroient reçu de la nature la science innée ; qu'ils sauroient calculer des emprunts ou des impôts, organiser une banque, rappeller cette confiance fugitive, qu'un rien éloigne, & que les plus grands efforts ne peuvent ramener.

Aviez vous pensé que ces petits rois, fiers de la place qu'ils occupoient, n'attribuant les suffrages qu'ils avoient obtenus qu'à leur mérite transcendant, voudroient se laisser instruire comme des écoliers. Ils ont ruiné les finances, parce qu'il est nécessaire qu'on les ruine quand on veut les gouverner & qu'on n'y entend rien.

Y avoit-il l'apparence de la raison à croire qu'une assemblée où vous aviez entassé douze cens personnes, qu'une assen-

blée parconséquent bien agitée, bien tumultueuse, pût, au milieu du tapage, des cris, & du bruit de la sonnette, délibérer sagement des projets hérissés de calcul; avouez, Messieurs, que c'est vous qui avez eu tort d'exiger de cette pauvre assemblée ce qu'elle n'étoit certainement pas en état de faire; soyez de bonne foi; si on donnoit à un de vos districts les finances à rétablir, en viendroit-il à bout: eh bien! une assemblée nationale, organisée comme la votre, n'est pas plus raisonnable qu'un district; il ne peut y avoir de différence entre eux que le nom.

Vous dites que la france, jadis tranquille, n'est plus qu'un vaste théâtre de troubles, de pillage & d'incendies; que les municipalités, chargées de maintenir la tranquillité, s'arment les unes contre les autres, & sont tous les jours prêtes à se combattre. Vous dites que la confusion & le désordre règnent à la place de cette police qui faisoit respecter les loix, qui distinguoit votre patrie & que vos voisins ne pouvoient s'empêcher d'envier.

Je conviens que vous avez raison de vous plaindre, mais ce n'est pas de l'assemblée, c'est de vous mêmes; vous savez que la multitude est toujours aveugle, déraisonnable, insensée; vous lui avez donné des armes, & vous avez ôté au pouvoir exécutif la force qui lui étoit nécessaire pour la contenir.

Si un supérieur des petites maisons enlevoit aux gardiens leurs armes, pour les donner aux foux, qu'ils étoient chargés de contenir, ne seroit-il pas ridicule à lui de se plaindre des malheurs que son imprudence occasionneroit.

Les impôts n'étant plus acquittés, le paiement de vos rentes est retardé; vous avez ôté au roi les moyens de se faire obéir; ignoriez vous que dans un gouvernement où des dettes énormes, obligent à lever des impôts accablans, & il n'y a que la crainte qui puisse faire exécuter les loix fiscales; vous êtes ruinés, j'en conviens, mais vous l'êtes par vôtre faute.

La constitution qu'on vous a fabriqué est vicieuse, vous commencez à vous en ap-

percevoir ; cet enfant de madame Target, n'eſt plus admiré que de sa maman ; il est critiqué par ceux même qui ont contribué à sa naissance ; pouvez-vous en être étonné ? comment vouliez-vous qu'une bonne constitution, cet ouvrage si difficile, qui exige le génie d'un grand homme, et les méditations d'un sage, que ce chef-d'œuvre de l'esprit humain fût exécuté par une assemblée de douze cens individus qui sont arrivés de toutes les parties de la France, qui se connoissent à peine, et qu'on a choisis au hasard. Si vous avez imaginé que Me. Target, Me. Thouret, Me. Chappelier étoient des Numa, des Licurgues et des Solon, ce n'est pas la faute de ces messieurs ; ils n'avoient assurément rien fait qui pût vous inspirer une aussi folle idée.

Vous n'avez pas un écu ; l'argent manque dans cette ville, où il circuloit jadis avec tant d'abondance ; vous êtes tous dans la misère, et vous en accusez l'assemblée nationale : vous avez tort, Messieurs les parisiens, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes.

Vous avez voulu la bonne proportion; vous avez exigé la délibération en commun. Une assemblée, aussi mal organisée, ne pouvoit inspirer aucune confiance aux capitalistes étrangers; envain a-t-elle promis d'acquitter les dettes; le cours des effets publics baissoit continuellement, malgré la sanction; les hollandois, les suisses, les génois retiroient les fonds qu'ils avoient placés chez vous, et l'or s'écouloit.

Vous avez trouvé fort joli, fort amusant de massacrer les Foulons, les Berthier, les Flesselle, les Launay, etc.; vous ne parliez, sans cesse, que de tuer les nobles et les prêtres; tous ces gens-là n'étoient, je l'avoue, que des aristocrates comme moi; mais ils étoient riches, et vous viviez à leurs dépens; vous les avez contrains à quitter la France: ils ont porté leur argent aux anglais, aux suisses, aux italiens; et il n'est plus arrivé de numéraire à Paris; j'en suis fâché pour vous, mais c'est votre faute.

Vous disiez publiquement que si l'on tentoit une contre-révolution, vous égor-

geriez tous les nobles, toutes leurs femmes et tous leurs enfans : ce propos étoit aussi insensé qu'atroce; si une troupe de fous avoient fait une conspiration dans Paris, quel rapport ces extravagans, qui ne pouvoient pas réussir, eussent-ils eu avec le reste de la noblesse qui n'auroit pas été de la conjuration.

Vous frémissez, en lisant dans l'histoire le massacre de la S. Barthélemi; les détails de cette nuit épouvantable, où des citoyens égorgeoient leurs frères, où l'innocent confondu avec les coupables, étoit massacré comme eux; vous rougissez des crimes de vos pères; cependant vous annonciez, de sang-froid, des projets aussi détestables, et vous n'étiez même pas justifiés par ce fanatisme de religion qui égaroit vos ancêtres : vous menaciez de la mort des hommes à qui vous n'aviez rien à reprocher; s'ils ont fui d'une ville, où leurs jours n'étoient pas en sûreté; s'ils n'apportent plus à vos marchands, à vos ouvriers, le tribut de leurs richesses, à qui devez-vous vous en prendre, si ce n'est à vous-mêmes. On n'est jamais injuste et barbare impunément.

On vous a trompé, direz-vous, je le sais, et c'est-là votre excuse; mais, comment avez-vous pu être assez crédules pour donner votre confiance à ces chefs, dont la ridicule politique se réduit à vous annoncer tous les jours des conspirations et des dangers qui ne se réalisent jamais.

Comment pouvez-vous croire ces malheureux folliculaires qui vous débitent tous les matins des mensonges absurdes ? Redevenez ce que vous avez été, un peuple doux et paisible, que votre ville soit un asyle assuré ; ne parlez plus de massacres, et au bout de quelque temps vous verrez revenir dans vos murs les citoyens qui les ont abandonnés, et le peuple pourra jouir encore de cette aisance qu'il a perdue, et que la misère commence à remplacer.

Les propriétaires murmurent des impôts dont on vient de surcharger les terres ; le commerce gémit de la stagnation où il est tombé, depuis un an ; les manufactures ruinées se plaignent qu'on ne les protège point, qu'on ne leur accorde point d'encouragement ; est-ce la faute de l'assemblée nationale ? Regardez cette majorité qui

décide ; qui voyez-vous? quelques nobles ruinés dont les propriétés n'appartiennent plus qu'à leurs créanciers, des avocats et des juges ? vous n'appercevez parmi eux ni ces grands négocians, qui pouvoient seuls instruire la nation des véritables intérêts du commerce ; ni ces chefs de manufactures, représentans nés de cette multitude de françois qui vit des produits d'une industrie utile.

Les représentans que la nation s'est donnés connoissent - ils les moyens de créer en France le commerce du Nord, dont l'Angleterre et la Hollande se sont emparés, depuis si long-temps ? sont-ils capables d'apprécier les services que nous rend cet ordre religieux et militaire, qui protège le commerce du Levant contre les pirateries des barbaresques.

A peine savent-ils que la France, par sa position géographique, est destinée à servir d'entrepôt, d'intermédiaire aux échanges des denrées du Nord, et des riches productions du Midi de l'Europe. Ils ne connoissent ni les moyens que le holandais habile employa jadis pour s'assurer cet en-

trepôt, ni les loix vicieuses qui nous privent des avantages de notre position, ni les lois les plus sages qui nous assureroient cette source abondante de richesses; ils n'ont su ni ménager, ni conserver, ni contenir nos colonies: doit-on leur en faire un crime? Que pouvoit-on attendre de ces curés qui n'ont lu que leur bréviaire, qui n'ont étudié que le labourage de leur paroisse? Que pouvoit-on espérer de ces avocats qui ne feuilletoient que la coutume de leur canton, qui ne sortoient de leur cabinet que pour aller à l'audience? étoient-ce de pareils représentans qui pouvoient défendre, avec sagesse, les intérêts d'un peuple agriculteur, industrieux et commerçant?

François, gémissez de vos malheurs, mais ne les imputez qu'à vous mêmes; votre imprudence, vos choix irréfléchis ont tout fait; si les représentans sont incapables, c'est la faute des représentés; pourquoi les ont-ils choisis?

Quand vous rencontrez un duc et pair, vous admirez la déclaration des droits de l'homme, vous êtes enchantés de l'égalité

qu'elle établit entre les citoyens; mais vous n'êtes plus du même avis, quand vous éprouvez ce que vous appelez l'INSOLENCE et la POPULACE. Faites comme moi, Messieurs ; je suis un des ci-devant privilégiés; le fiacre dont je me servois, m'appeloit mon capitaine ; il ne m'appelle plus que mon bourgeois, et je m'en console sans peine : suivez mon exemple, et ne vous affligez pas, quand il vous appellera mon camarade.